

Sonic Youth *sensational Fix*
Édité par Life, février 2009 (720 pages, français/anglais)
ISBN-13 978-2953303803

SONIC YOUTH SENSATIONAL FIX PAR JEAN-PAUL GAVARD PERRET

Premier prix du livre rock : les Sonic Youth Recompenses



On se plaint souvent et non sans raison de l'indigence des livres écrits sur la rock culture (pour faire simple). En attribuant son premier "Prix du livre rock" à l'ouvrage collectif dirigé par Roland Groenenboom "Sonic Youth Sensational Fix" (publié chez Life), le collectif des librairies parisiens de "L'Arbre à lettres" a frappé fort. Certes à proprement – et surtout à musicalement – parler les S.Y. ne sont pas "rock" au sens stricto sensu du terme. Mais on peut les ranger toutefois dans la rubrique de "rock expérimental" sans se prêter à la vindicte populaire et aux susceptibilités épidermiques...

Mélange de visuels d'exposition, de textes, d'entretiens et de documents, ce gros livre retrace 25 ans d'activités pluridisciplinaires du groupe, qui collabora et collabore avec des plasticiens, des cinéastes, des designers et des musiciens. De fait et pour être plus précis "Sensational Fix" est le catalogue de l'exposition sur Sonic Youth qui s'est tenue l'an passé à Saint-Nazaire et qui a trouvé un prolongement (très étoffé) au musée Kunsthalle (haut lieu de l'art contemporain international) de Düsseldorf. Ce lieu n'est pas innocent. Le livre non plus. Il retrace et combine tout ce que les S.Y. ont toujours chouchouté : de l'art contemporain aux thématiques rock punk et à la musique no-wave. Ils ont d'ailleurs tout mélangé dès le début de leur parcours vers la fin des années 70 à New York. En cela ils ne faisaient pas là figure d'exception. Loin de là. Depuis la "Factory" de Warhol, la ville a connu ce type de mélanges. Ils devinrent une démarche naturelle pour beaucoup d'artistes et de musiciens (on pourrait par exemple citer Patti Smith et Motherwell, John Lennon et Yoko Ono, ou Ikue Mori avec divers vidéastes plus près de nous).

Beaucoup plus nettement qu'en Europe où les clivages font florès, aux USA les musiciens sont parfois des artistes qui n'ont pas une formation de musiciens, mais ont grandi avec la culture et la musique populaire et possèdent une formation artistique. Ils combinent cela avec ce qu'ils veulent développer sur le registre sonore. C'est le cas du noyau dur des S.Y. : Moore, Rinaldo et Gordon. Dès les années 80 le groupe travaille avec le réalisateur underground Richard Kern. Il trouve en lui un écho car il fouille, comme le propose le groupe, les bas-fonds des USA, ses banlieues obscures et ses villes dévastées par les diverses crises. On oublie en effet trop souvent que dans ce pays l'industrialisation se meurt depuis 50 ans. Aux images nocturnes de Kern répond à cette époque le dark rock du "Bad Moon Rising" de S.Y.

Mais pour la suite de sa progression et de son évolution le groupe n'a pas vraiment élaboré de plan de carrière. Le livre le prouve : les S.Y. sont guidés par le grain à moudre et les idées à mettre en œuvre. La collaboration avec d'autres musiciens et artistes se développe de manière aussi organique qu'aléatoire. Reste cependant des incontournables tel que Tony Oursler un des maîtres de l'art "installatif" contemporain. Notons qu'en dépit de son engagement du côté des laissés pour compte le groupe ne s'est jamais revendiqué comme politique. La propagande n'est pas son but. L'objectif est de refléter le malaise de l'Amérique et les failles de son utopie matérialiste. Et le livre reprend tout ce parcours.

Sa richesse tient non seulement à la somme de documents mais aussi à ses divers types d'apports (dont deux vinyles couleur). On y trouve deux discographies (l'une exhaustive, l'autre plus réduite mais commentée par ses membres), mais aussi un arbre généalogique du groupe avec ses différentes formations (dont, et entre autres, les "Coachmen"), la presque intégralité de l'art-work des pochettes de disques et bien d'autres surprises. Citons les morceaux d'autobiographie de Moore, les interviews fouillées du groupe, des journaux de tournées. Les fans seront bien sûr ravis. Mais ce livre n'est pas qu'une pure hagiographie. Il dessine l'histoire des arts à la fin du XX^e siècle à New York. C'est une manière de comprendre ou d'approcher d'un peu plus près les concepts de contre-culture et de culture underground. C'est aussi un moyen de s'ouvrir à une vision transversale du rock, des arts et du monde. Le prix reçu en 2009 par cet ouvrage est donc plus que largement mérité. "Sonic Youth Sensational Fix" surpasse largement la quinzaine de finalistes qui lui étaient opposés. On espère que ce prix sera désormais annuel eu égard au choix judicieux de ses jurés. Ils ont réussi à faire de ce coup d'essai un coup de maître.

Exposition *Sideshow* de Marie Meier du 14 mai au 20 juin 2009
Médiathèque François-Mitterrand de Poitiers en coproduction avec la Fanzinothèque dans le cadre de leurs 20 ans
www.mariemeier.com

SIDESHOW PAR JEAN-PAUL GAVARD PERRET

Portrait de l'artiste en rock and roll pin-up



Proche du tag et de l'esthétique gothique, le graphisme de Marie Meier dépote. Et si, au début de sa carrière, l'artiste a dû faire des concessions pour certains clients, elle a de plus en plus les coudées franches pour déployer son iconographie goth'n'rock, dans laquelle elle se représente souvent en briseuse de cœur, dominatrice et armée d'un perpétuel sourire sardonique. Marie Meier a de tout temps fraternisé avec l'imagerie rock qui demeure en France anecdotique alors qu'aux Etats-Unis elle appartient totalement au paysage musical. L'artiste reconnaît d'ailleurs l'influence du tatouage, du custom des voitures et toute la

culture psychobilly et rockabilly dans ce renouveau du genre. Il reprend racine aussi par le retour au bon vieux rock des années 50 et celui des pin-up au sein des shows dit "burlesques" où Dita Von Teese réanime le style tout en émoustillant les chroniques people.

Marie Meier aime à rappeler qu'elle se serait bien vue en tenancière d'une maison close à la Bunny Ranch, ou pasteur (...). Née en 1974 à Saverne, cette grande jeune femme de 1m 82 (si bien qu'on la prend parfois pour un travesti) est devenue l'illustratrice rock française majeure. Son travail est reconnu à l'étranger et pas seulement dans l'univers des fanzines. Après des études en arts plastiques à l'Université de Strasbourg, la création est devenue pour elle une catharsis. Elle lui permet de dépasser ses limites et sa maladie. Ayant débuté dans le cadre de l'Atelier de Peter Greenaway (ce qui n'est pas rien), et très attirée par l'art brut, la plasticienne s'est reconvertie avec succès dans l'illustration, suite à une dégradation de sa santé. Elle y critique au moyen de ses monstrations humoristiques de monstres néo-gothiques l'actualité musicale ou sa propre vie. L'imagerie rock reste le centre de son travail. Elle la décline entre art médiéval, romantisme, surréalisme et collabore régulièrement avec des magazines et des groupes de rock français et étrangers. Elle a aussi créé des fresques dans des services hospitaliers pédiatriques ainsi que pour le premier congrès international contre la peine de mort.

Sa première émotion artistique fut une sculpture de Miro. Et si ses goûts et sa pratique ont évolué, elle garde toujours une fascination pour le peintre. Marie Meier, comme lui, n'a pas besoin de se masturber le cerveau pour créer. Elle invente rapidement, dans une effusion graphique nourrie par de nombreuses lectures et des repérages visuels tous azimuts. L'artiste aime sa liberté. Son travail désormais le lui procure même si dit-elle "je ne serai jamais riche comme Bill Gates. De toute façon je préfère Steve Jobs". Sa vie se résume à trois termes : "travail, promo, expo". C'est en effet une bûcheuse infatigable. Elle élabore ses illustrations sur papier au Pentel, puis passe sur son Mac OSX sous Photoshop et travaille les couleurs. Un seul objectif la retient : "que ça soit simple et que ça claque", d'autant que ses images sont le plus souvent surchargées à la limite d'un kitsch volontairement surjoué et déviant.

Fan de Miro, elle est aussi fascinée par Frida Kahlo. Elle a découvert chez la Mexicaine une technique narrative remarquable. Mais elle place aussi dans son panthéon le photographe Peter Witkin ainsi que David LaChapelle, Pierre et Gilles, David Nebreda, Floria Sigismondi, Joe Sailor Jerry, ainsi que tous les tatoueurs de la vieille école. Elle trouve aussi son inspiration dans les arts médiévaux, mexicains, naïfs et bruts. Dans un autre genre elle voue une reconnaissance à Philippe Manœuvre : via "Rock'n'Folk", il lui a permis d'accéder à une large reconnaissance. Et on la retrouve désormais dans le monde entier. Elle a participé récemment au "World Of Imagination" de l'A.P.W. Gallery de New York, au "Doomed World" de la Marsh House Gallery à Charleston USA, ou plus près de chez nous, à "Visual Content", exposition itinérante à Marseille, Aix-en-Provence, Nantes.

Désormais une artiste underground de premier plan, Marie Meier insère des connotations sociopolitiques en ses compositions comiques et délirantes. L'iconologie et la mythologie rock y sont reines. L'œuvre donne une vision "B.D. critique" au sein des circuits dans lesquels l'artiste opère (revues, blogs, affiches). Elle entretient des relations avec le rock comme avec le cinéma et accorde une grande importance à la forme. Derrière son imagerie pernicieuse (puisque la femme y mène le monde...), elle met en résonance un imaginaire volontairement caricatural face au monde qu'elle dénonce sans avoir l'air d'y toucher.

Marie Meier nous renvoie à une sorte de premier temps de la métaphore. Elle fait du spectateur une sorte de "névrosé". Mais tandis que cette maladie mentale – selon sa définition classique – implique que le névrosé n'aborde la jouissance qu'en voyeur, ici l'objectif déclaré est de signaler aux névrosés que nous sommes l'inconsistance du monde. Quoi de mieux que l'univers rock comme caisse de résonance pour ce jeu de contrebande ? L'artiste travaille à y assembler des images de telle sorte que leur configuration se soustrait à la signification habituelle. Là où les images se collent naturellement entre elles, Marie Meier crée des espaces de choc afin de montrer un manque de la jouissance. On peut donc parler d'un imaginaire de lumière noire aussi gothique que rock, capable de construire de nouvelles conjonctions que le spectateur, névrosé d'un nouveau genre, peut reconstruire à son profit. Et jouir tant que faire se peut et non seulement en se délectant, morose, des poitrines maternantes des clones de l'artiste. Celle-ci nous apprend à voir plus loin que le bout de ses seins.